



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2009

Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose*

Myriam White-Le Goff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/1041>

DOI : 10.4000/crm.1041

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Myriam White-Le Goff, « Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 30 novembre 2009, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/1041> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.1041>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose*

Myriam White-Le Goff

RÉFÉRENCE

Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (« Traditions & croyances »), 2002, 513 p.
ISBN 2-84050-193-7

- 1 C. Ferlampin-Acher commence son travail par une approche poétique et folklorique de la merveille médiévale. Avec la rigueur qui la caractérise, elle prend soin de chercher une définition du terme « folklorique » qui puisse tenir compte des spécificités du Moyen Age, comme les liens entre le christianisme et les croyances païennes ou la part du travail des clercs dans la conservation de ce que l'on nomme rapidement « folklore ». L'auteur montre qu'elle se consacrera à ce qui relève du « cuidier », par différence avec le « croire », laissant une place conséquente à la subjectivité. Néanmoins elle rappelle, avec prudence et lucidité, que les limites du « croire » et du « cuidier » sont souvent différentes aujourd'hui de celles du Moyen Age et que le degré d'adhésion de l'homme médiéval par rapport à la merveille reste difficilement estimable. CFA étudie plus particulièrement la merveille dans les romans en prose des XIII^e et XIV^e siècles car ils sont à une charnière entre deux époques. On y renouvelle la merveille en élargissant le champ du « croire » ou du « savoir ». Au XIII^e siècle, le merveilleux recouvre à la fois des motifs païens auxquels on ne croit pas et des

merveilles chrétiennes indubitables. Au XIV^e siècle, la problématique est régénérée par l'entrée en jeu des savoirs scientifiques et de la psychologie humaine.

- 2 CFA envisage ainsi l'ensemble des domaines dans lesquels se laissent percevoir ces modifications. La temporalité propre au Moyen Age, marquée dans sa perception par la diversité, se prête particulièrement aux différents niveaux de significations sur lesquels s'édifie la merveille. Elle est ainsi productrice de merveilles, jusqu'à faire affleurer le mythe. L'auteur explore ce temps du mythe concernant le roi Méhaignié de *Perceforest* et les royautés temporaires de *Perlesvaus*. Les romans médiévaux proposent un temps continu, sans rupture, renforcé par la « conjointure » des textes, afin de souligner la « senefiance » cohérente de l'existence et du monde. Néanmoins certaines merveilles s'expliquent par la peur de l'avenir que l'on rêve connaissable, comme l'expriment prophéties ou prémonitions. La merveille liée au temps est constituée de *topoi* revivifiés par leurs sources multiples : superstitions mais aussi religion, voire astronomie ou oniromancie.
- 3 L'auteur montre que les romans en prose évoquent également un espace merveilleux, essentiellement imaginaire, marqué par le cercle et la clôture. Cet espace est parfois caractérisé par le confinement, notamment celui des îles ou des vallées. En lien avec l'imaginaire du cercle, ces romans utilisent également celui du centre, constitué par la fontaine par exemple. Les auteurs médiévaux s'intéressent aux déplacements des personnages dans l'espace merveilleux et surtout à leur entrée, à leur passage dans la merveille, jusqu'à la pénétration dans l'au-delà et la visite de l'enfer ou du paradis, qui ne sont paradoxalement pas si éloignés de la géographie réelle, notamment pour le paradis terrestre ou le purgatoire de saint Patrick.
- 4 D'autre part, l'auteur interroge les personnages merveilleux traditionnels comme les fées. Elles sont le plus souvent rationalisées au XIII^e siècle en « enchanteresses » et au XIV^e siècle, les éléments féeriques sont devenus autant de clichés qui s'adressent aisément aux lecteurs. CFA montre également que les figures masculines, devins et enchanteurs, qui font le pendant des fées, sont renouvelées. Leur rationalisation forte les rachète souvent pour en faire des conseillers, des conteurs ou de sympathiques magiciens ou astronomiens, comme le clerc Estienne d'*Artus de Bretagne*. Néanmoins, ceux qui pratiquent la magie noire subsistent, comme Darnant ou Aroès dans *Perceforest*, qui témoignent de la diabolisation de l'enchanteur au XIV^e siècle. Cette tension entre magie blanche et magie noire est particulièrement visible dans la double évolution de Merlin après Robert de Boron dans la *Vulgate* ou dans la *Post-Vulgate*.
- 5 CFA constate la « prédominance diabolique dans les romans » (p. 215) telle qu'elle s'exprime par les noirs esprits, autres luitons ou toute assimilation de croyances païennes non éradiquées. L'auteur approfondit en ce sens l'étude de *Perceforest* à propos du luiton Zéphir : il semble qu'on cherche à intégrer cette figure folklorique par l'humanisation et la christianisation, ce qui montre non seulement la conciliation médiévale de la culture populaire, présentant des traces de paganisme, et de la culture savante, chrétienne ou antique, mais encore l'idée originale d'une filiation des croyances, manière de *translatio fidei*. L'auteur examine également la scène du sabbat des sorcières dans le roman car elle semble constituer le premier témoignage littéraire de ce thème.
- 6 Elle explore ensuite les monstres ou animaux porteurs de merveilleux. Elle distingue les animaux merveilleux, très souvent proches de l'homme, des humanoïdes, nains, géants ou hommes sauvages, pour conclure à une forme d'intériorisation du diable et des

monstres, qui hantent chaque homme, plutôt qu'ils n'habitent vraiment le monde. L'auteur étudie les licornes, les poissons-chevaliers, la Laide Semblance ou la Beste Glatissant, sur lesquelles elle est abondamment revenue dans son passionnant volume *Merveille et topique merveilleuse dans les romans médiévaux* (Paris, Champion, 2003). Enfin, elle étudie les objets merveilleux en rappelant que le terme même d'« objet » peut surprendre car ce qui caractérise parfois ces derniers est une forme de dématérialisation. Elle aborde les exemples des nefs merveilleuses ou des automates, puis s'intéresse à la confusion particulière entre le vivant et l'inanimé, souvenir d'anciennes croyances, telle qu'on la trouve dans l'« image » d'*Artus de Bretagne* et les écus dragons. L'objet merveilleux est destiné à un héros qu'il contribue en même temps à révéler. Il « est aussi le symbole privilégié de l'œuvre littéraire, et surtout du roman » (p. 377), ce qui permet élégamment et efficacement à l'auteur de conclure en lien étroit avec son projet initial.

- 7 Du point de vue méthodologique, l'auteur nourrit son analyse de très nombreuses citations, dont on apprécie la précision, ainsi que de digressions très fréquentes, afin d'élucider les passages ou les textes auxquels son érudition lui permet de faire allusion. Elle démontre ainsi son souci pédagogique, auquel on pourrait seulement timidement reprocher qu'il nuit parfois à la fluidité du propos. Néanmoins CFA justifie pleinement son choix en montrant que les catégories de la merveille sont fluctuantes et qu'il est plus pertinent de donner la première place aux exemples plutôt qu'à la théorisation. Du point de vue du corpus, l'époque se caractérise par un jeu entre tradition et « novelleté », à un moment où « la topique merveilleuse [est] parfaitement constituée » (p. 380) ; une large place est faite à *Perceforest* et à *Artus de Bretagne*. Un point très intéressant du travail est le lien qu'établit l'auteur entre son interrogation sur le merveilleux et les problématiques propres des différents grands romans, par exemple à propos du rôle donné aux fées et enchanteresses au service du projet d'ensemble de *Perceforest* qui vise à « réunir les temps alexandrins à ceux du Graal et inventer une préhistoire du monde arthurien » (p. 187).
- 8 En somme, CFA traque les spécificités du merveilleux médiéval tardif par rapport à celui des premiers romans. Elle montre combien il fonctionne sur la christianisation, à différents niveaux, d'anciennes croyances dont elle aide son lecteur à démêler les origines, par la mise en lumière de jeux complexes de relecture et d'innutrition. Elle constate également que la merveille est souvent rationalisée, sans pour autant être réduite car, ramenée à la mesure de la raison humaine, elle est beaucoup plus fréquente dans les récits. La merveille se situe au point de convergence entre des croyances folkloriques, de survivances celtiques, de sources savantes, souvent inspirées de l'antiquité gréco-latine ou orientale, et de conceptions chrétiennes. L'auteur étudie le dialogue de ces influences, leur cohérence et les superpositions de lectures auxquelles elles invitent, en démêlant persistance de croyances et *topoi* littéraires. En outre, elle rappelle que la particularité du merveilleux des romans, par rapport à celui des encyclopédies est qu'il « résulte (...) de la confrontation des personnages humains avec les merveilles » (p. 106).
- 9 Ce travail est ainsi fort intéressant et riche ; il se lit avec plaisir en raison de son style agréable et très littéraire.